

L'ANTHROPOLOGIE HISTORIQUE DE L'ANTIQUITÉ DANS L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST – DE LA DISCIPLINE SUBVERSIVE DES ANNEES 1980 À L'ÉCOLE HISTORIOGRAPHIQUE DE L'APRÈS-COMMUNISME

DANIELA ZAHARIA

University of Bucharest, daniela.zaharia@istorie.unibuc.ro

Abstract

The influence of cultural anthropology in Romania, more precisely in the historiographical school from Bucharest, is directly associated with the activity of a small group of very influential professors at the Faculty of History, in the University of Bucharest. This article evokes the atmosphere in the Faculty during the last decade of the communist regime, discussing the ideological ambiguities and contradictions that allowed a semi-subversive, but systematic use of methods and concepts specific to French and American cultural anthropology, especially for the study of Antiquity and the Middle Age.

Keywords: cultural anthropology, ancient history, Romanian historiography.

* * *

En 2013 à la Faculté d'histoire de l'Université de Bucarest un colloque était consacré à l'œuvre de Jean-Pierre Vernant. Intitulé *Penser avec les Grecs. Les travaux et l'héritage de Jean-Pierre Vernant*, le colloque fut l'occasion pour une rencontre de spécialistes en histoire ancienne venus de France, d'Italie, de Grèce et de Roumanie, tous liés par l'étude de l'antique Hellade et par la pratique de l'anthropologie des mondes anciens. Ce colloque déroulé à Bucarest, bien qu'il puisse paraître inédit à première vue, n'avait rien d'inhabituel dans une faculté qui, en 2009, avait été le principal endroit en Roumanie où un hommage fut apporté à l'œuvre de Claude Lévi-Strauss et où, depuis l'an 2000 des rencontres périodiques se déroulaient avec les historiens français de l'Antiquité. L'explication réside sans doute dans le grand nombre d'étudiants roumains qui, après 1989, avaient étudié en France et surtout à l'EHESS, dans l'influence qu'exerçaient les enseignants liés à l'université française,

mais, derrière tout cela se trouve une histoire encore plus ancienne, celle des années 1980 qui ont placé l'étude de l'Antiquité à l'Université de Bucarest en relation avec l'anthropologie historique avant même la chute du communisme.

Il s'agissait avant tout, sur le terrain de l'histoire ancienne, d'enseignants comme Zoe Petre et Ligia Bârzu, ainsi que leur jeune collègue Vlad Nistor avec lesquels deux médiévistes – Radu Manolescu et Mihai Maxim ainsi que Lucian Boia, titulaire du cours d'historiographie, partageaient l'intérêt pour une thématique et un langage historiographique qui s'éloignait à la fois de la tradition historique roumaine et des exigences idéologiques du régime communiste. Je dirais que ce petit groupe de subversifs *volens-nolens*, obligés d'évoluer sur le terrain ambigu d'une semi-liberté que leur procurait leurs spécialisations situées à la périphérie des contraintes idéologiques et d'une censure visible a joué un rôle qui ne peut être compris que difficilement dans l'absence de témoignages directs issus des étudiants qui ont suivi leurs cours dans les dernières années du régime communiste. On peut dire que leur véritable impact intellectuel a dérivé moins de leurs publications – parues parfois dans des revues savantes accessibles à un petit cercle de spécialistes – que du modelage d'une pensée historique dissidente dans l'esprit de leurs étudiants. Il faut y ajouter que début 1990, après la chute de Ceausescu, dans une bataille institutionnelle où ils furent soutenus par leurs étudiants, ce sont ces professeurs qui ont pris la direction de la Faculté d'histoire de Bucarest et ont initié un changement majeur, bien qu'incomplet, de son profil intellectuel.

Pour revenir aux années 1980, il faut dire que le marxisme brutal et simpliste de la première décennie du régime communiste, à la recherche permanente de la lutte des classes et de ses acteurs, n'affectait plus l'enseignement de l'histoire ancienne à l'époque de notre entrée à l'Université. Plus que cela, sans être répudié, l'interprétation marxiste était complètement négligée dans le domaine de l'histoire gréco-romaine ou dans l'histoire de l'Orient ancien. Même pendant les années 1950 des professeurs existaient tel Ioan Nestor, Dionisie Pippidi et Emil Condurachi, qui avaient contourné constamment les commandements idéologiques du moment en s'abritant dans la tradition des études classiques, de l'épigraphie et de l'archéologie. Malgré les compromis qu'ils ont été

obligés de faire avec le régime afin de maintenir leur présence dans l'université ou dans la recherche – des compromis dont la nature et l'ampleur doivent encore être étudiés – ces professeurs ont réussi à séparer dans une grande mesure la formation des antiquisants du dogme stalinien et du dogme national-communiste qui lui a succédé sous Ceaușescu. L'histoire ancienne était privilégiée par l'existence d'une tradition intellectuelle qui précédait de longue date l'imposition du dogme marxiste-léniniste à la différence de l'histoire des périodes plus récentes, notamment de l'histoire contemporaine qu'on faisait commencer dans les années 1950 par la révolution d'octobre et qui se trouvait sous le contrôle absolu du régime. L'existence d'une génération d'historiens de l'Antiquité et d'archéologues qui s'étaient formés pendant l'entre-deux-guerres mais sont restés actifs à l'époque communiste, a représenté un facteur de transmission décisif, responsable de la formation de plusieurs de nos propres professeurs, ceux qui, à leur tour, ont accompagné notre génération dans la transition du communisme finissant au lendemain de 1989 lorsque la connexion intellectuelle libre avec l'Europe de l'Ouest est redevenue possible.

En 1986, à la Faculté d'histoire, les cours de Préhistoire et d'Histoire de l'Orient Ancien, assurés par Ligia Bârzu, une ancienne élève de Nestor et assistante d'Emil Condurachi, ne faisaient aucune révérence en direction de Marx ou des documents idéologiques officiels du Parti Communiste. Plus que cela, toute une séance de séminaire – la première à laquelle était censé assister un étudiant en première année, était dédiée à mettre en doute la théorie d'Engels sur l'apparition de la famille et de la propriété. Nos références obligatoires étaient Claude Lévi-Strauss, Marshall Sahlins et André Leroi-Gourhan. Les *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss avaient été traduits en roumain dès 1968¹ mais dix ans plus tard était apparue – beaucoup plus importante et influente – la première partie de *l'Anthropologie structurale*². Un autre ouvrage qui était devenu dans les années 1980 une lecture obligatoire pour les étudiants du cours de Préhistoire - *Le geste et la parole* de Leroi-Gourhan - a dû attendre deux

¹ Claude Lévi-Strauss, *Tropice triste*, (trad. Irina Pîslaru-Lukacsik, Eugen Schileru). București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1968 .

² Idem, *Antropologia structurală*, (trad. I. Pecher), București, Editura Politică, 1978.

décennies après sa parution pour être traduit en roumain³. Après les années du lycée où l'enseignement de l'histoire était imprégné par l'esprit du national-communisme et pendant lesquels l'initiative individuelle de nos lectures autodidactes d'historiens en herbe étaient les seuls obstacles dressés contre le récit historique officiel, ces premiers titres de la bibliographie du cours de Préhistoire étaient non seulement d'une fraîcheur enivrante. Ils étaient un véritable canot de sauvetage intellectuel. Et nous étions encore à l'âge où l'on peut être sauvé. Quant aux quelques auteurs anglo-saxons, Marshall Sahlins en tête, ils étaient beaucoup moins accessibles car ils n'étaient pas traduits en roumain et il s'y trouvait peu d'exemplaires, souvent un seul, dans les bibliothèques ouvertes aux étudiants. *Age de pierre, âge d'abondance* de Sahlins⁴, par exemple, figurait en un seul exemplaire, en traduction française. Cette première brèche dans le discours et le vocabulaire historiographique officiel s'est opérée dans nos esprits grâce au langage, à la problématique et aux instruments de l'anthropologie culturelle française ou grâce à sa fonction médiatrice par rapport à l'anthropologie américaine.

Ce qui devint, néanmoins, choquant même pour nous étudiants, des novices dans l'étude de l'histoire, fut la discrédance entre l'enseignement de la Préhistoire comme âge de l'humanité dans le cours de Ligia Bârzu et l'enseignement de la préhistoire dans le cours distinct d'Histoire ancienne de la Roumanie. Dans ce dernier le national-communisme entendait imposer sa marque, notamment par l'accent mis sur les Daces et leur civilisation. La Préhistoire n'avait pas le même visage dans les deux cours, à commencer par les références bibliographiques de base – aucun des auteurs étrangers ne franchissait le Bas-Danube gardé par les Gètes d'Hérodote « les plus braves et les plus justes des Thraces », une formule parfois citée par Ceaușescu lui-même. Les thèmes, les méthodes, les concepts issus de l'anthropologie française et anglo-saxonne qui prouvaient leur utilité sur le terrain de la préhistoire en général n'étaient d'aucune utilité lorsqu'il s'agissait de la préhistoire de la Roumanie.

³ André Leroi-Gourhan, *Gestul și cuvîntul*, (trad. Maria Berza), București, Editura Meridiane, 1983.

⁴ Marshall Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*, (trad. Tina Jolas), Paris, Gallimard, 1976.

Ce contraste nous permettait de comprendre dès le premier semestre de la première année le retard épistémologique où baignait l'histoire nationale. Le même contraste opposait l'histoire de l'antiquité gréco-romaine sur le territoire de l'actuelle Roumanie et l'histoire de l'Antiquité gréco-romaine en général, celle qui nous était enseignée comme partie de « l'histoire universelle ». Ajoutons que le style d'enseignement dans les deux volets de l'histoire ancienne – « universelle » et « nationale » étaient extrêmement dissemblable et ne favorisait point le dernier.

Cette situation dans le domaine des études de la préhistoire et de l'Antiquité se reproduisait en partie en deuxième année lorsque les cours d'histoire du Moyen Age étaient divisés entre ce qu'on appelait « histoire universelle » d'une part et « histoire médiévale de la Roumanie » de l'autre, cette dernière étant plus contrôlée et plus dogmatique du point de vue idéologique. Même si elle n'était pas imperméable, cette ligne de démarcation n'était que rarement franchie par les enseignants divisés entre « universalistes » et « historiens de la Roumanie ». En revanche, les « universalistes » qu'ils soient antiquisants ou médiévistes, étaient intellectuellement plus proches les uns des autres. Nous reçûmes la première recommandation de lecture en matière d'histoire médiévale un jour de l'automne 1986, au sein de notre séminaire de préhistoire de la part du jeune assistant Vlad Nistor, qui agitait devant nous les deux tomes de la traduction à peine publiée du livre de Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*⁵, en nous encourageant à l'acheter à la librairie du coin et en nous assurant que nous serons recalés en deuxième année si on néglige ce livre. Ceci préfigurait très exactement ce qui allait se passer l'année suivante car la traduction du livre de Le Goff, précédé dans les années 1970 par celle de la *Civilisation de l'Occident Médiéval*⁶, sera suivie par celles de Georges Duby avec *Le Temps des Cathédrales* (pudiquement traduite sous le titre *L'art et la société 980-1420* qui était en fait son sous-titre

⁵ Jacques Le Goff, *Pentru un alt Ev Mediu: valori umaniste în cultura și civilizația Evului Mediu*, (trad. Maria Carpov), București, Editura Meridiane, 1986.

⁶ *Idem*, *Civilizația occidentului medieval*, (trad. Maria Holban), București, Editura Științifică, 1970.

d'origine)⁷, Jean Delumeau avec *La peur en Occident*⁸ et Fernand Braudel avec sa *Méditerranée*⁹. Cette salve de traductions nous a assuré une certaine continuité de repères historiographiques français entre l'étude de l'Antiquité et celui du Moyen Age.

Même dans l'absence des traductions, forts utiles, en langue roumaine, ces repères intellectuels communs, transformés en recommandations bibliographiques pour les étudiants et qui unissaient un petit groupe de professeurs spécialistes de différentes époques historiques ne pouvaient rester sans conséquences dans notre formation. En définitive, nous avons eu deux fois rendez-vous avec François Hartog et *Le miroir d'Hérodote*¹⁰, dans le cours d'histoire de l'historiographie de Lucian Boia et dans celui d'histoire de l'Antiquité grecque de Zoe Petre et c'était pour nous un indice clair que certains de nos professeurs partageaient un terrain intellectuel commun dont l'usage les séparait du reste du corps des enseignants. Avec eux et grâce à eux nous commençons à partager un univers de repères intellectuels communs.

La révélation majeure, l'expérience la plus radicale d'un autre mode de penser l'Antiquité et l'histoire en général s'est produite non pas lors des cours magistraux mais dans le cadre d'un cours facultatif bizarrement placé au premier semestre de la première année. Un cours intitulé *Ethnographie*, enseigné par Zoe Petre. Pour le suivre il fallait une inscription spéciale et le cours débutait dans la seconde semaine du semestre afin de donner assez de temps aux inscriptions. Déjà bouleversé par les premiers cours et séminaires, envoyé abruptement à la lecture de Lévi-Strauss et de Marshall Sahlins, mis en garde contre le marxisme rudimentaire et le nationalisme dogmatique, averti sur l'importance de l'Ecole des Annales dont certains des auteurs – y compris Marc Bloch avec son *Apologie pour*

⁷ Georges Duby, *Arta și societatea: 980-1420*, (trad. Marina Rădulescu), București, Editura Meridiane, 1987.

⁸ Jean Delumeau, *Frica în Occident (secolele XIV-XVIII) : o cetate asediată*, (trad. Modest Morariu), București, Editura Meridiane, 1986.

⁹ Fernand Braudel, *Mediterana și lumea mediteraneană în epoca lui Filip al II-lea*, vol I-VI, (trad. Mircea Gheorghe), București, Editura Meridiane, 1985-1986.

¹⁰ François Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980.

*l'histoire...*¹¹ - allaient nous tenir compagnie pendant les deux premières années de fac, comprenant, enfin, qu'il venait d'être capté par le champ magnétique d'une autre histoire que celle qu'il avait connu jusque-là, l'étudiant en première année qui se distinguait par son zèle et sa curiosité se retrouvait, réduit à ses naïvetés, devant le professeur le plus intelligent et raffiné de la Faculté d'histoire.

La première chose qu'on apprenait était que, tout en portant l'étiquette – idéologiquement acceptable – d'« ethnographie », le cours traitait en fait d'anthropologie culturelle de l'Antiquité. Cette dernière formule était prononcée de la manière la plus claire en étant ensuite expliquée par référence directe au structuralisme et au poststructuralisme, à l'École des Annales, au Centre Louis Gernet et à une certaine section de l'École Pratique des Hautes Études de Paris qui, en 1975, s'était émancipé sous le nom d'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Les enjeux épistémologiques, les références bibliographiques et institutionnelles, le langage utilisé cernaient un champ d'interrogations et pointaient vers une technique d'analyse de l'information historique qui non seulement n'avait rien en commun avec l'intitulé officiel du cours, mais différer de tout ce qu'un étudiant cultivé en première année pouvait avoir lu et pouvait savoir sur l'Antiquité.

L'intitulé du cours devait justifier aux yeux des décideurs idéologiques situés dans et au-delà de l'Université l'existence d'une discipline qui employait deux heures par semaine et de les rassurer que tout ce qui est étudié dans ce cadre est bien en accord avec la ligne du parti communiste. Bien qu'elle ait subi dans les années 1980 une série de coupes budgétaires et institutionnelles, l'ethnographie continuait à être considérée comme une discipline acceptable qui, au fond, s'occupait du peuple et des créations populaires, surtout la création artistique (poésie, musique, danse) et c'est d'ici que découlait son association dans l'espace universitaire avec la philologie plutôt qu'avec les sciences sociales. Enseignée dans la Faculté d'histoire on pouvait supposer qu'elle favorise

¹¹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Editura Armand Colin, 1949.

un recul par rapport à l'élitisme d'une histoire dominée par les grandes personnalités en donnant une place à l'histoire des masses populaires.

Aucune de ces suppositions ne correspondait à la réalité, à commencer par la substance même de ce cours, qui ne faisait jamais référence aux sujets ethnographiques. Nous devons remarquer, néanmoins, l'ironie subtile (propre à la titulaire du cours) qui préfère ce titre légitime du point de vue idéologique pour camoufler une discipline d'une facture très différente. L'ethnographie était redevenue intéressante pour l'idéologie national-communiste pendant les années 1970, et pour la relancer, les ethnographes roumains, avec la bénédiction du Parti, ont utilisé une filière française : le projet d'un atlas ethnographique européen en collaboration avec Jean Cuisenier¹². Le cours de Zoe Petre était orienté vers des thématiques totalement différentes, celles abordées par Pierre Vidal-Naquet, dont elle était la traductrice en roumain, Marcel Detienne, Jean-Pierre Vernant, Nicole Loraux, Paul Veyne qui cherchaient à comprendre le monde grecque en l'approchant sous des angles inédits, en l'observant plutôt à partir des marges que du centre, tout en réalisant des connexions inattendues. D'ici l'importance dans son cours des sujets consacrés au rapports entre centre et périphérie, à la marginalité sociale, le tout traité à partir de point de départ surprenants et à travers l'association atypique des sources. Quelle révélation, par exemple, d'expliquer la tactique de la phalange thébaine d'Épaminondas à travers l'évolution de l'imaginaire grec de l'espace ou les progrès de la géométrie.

D'un point de vue didactique il était peut-être étrange de faire comprendre l'organisation du monde grec en fonction de la raison d'apprendre les rôles féminins à travers l'opposition – indétectable en l'absence de l'analyse structurale – entre Déméter et Orphée avant qu'on leur parle de l'histoire de la Guerre du Péloponnèse. D'autre part, ce choix de jeter des esprits jeunes comme les nôtres dans l'eau froide d'une

¹² Florica (Bohîlțea) Mișuț, *Ethnologie et identité européenne. Un projet intellectuel franco-roumain dans les dernières années du régime Communiste*, dans Ecaterina Lung, Yahia Abou El Farah, Corina Iosif, Daniela Zaharia, Simona Corlan-Ioan (eds.), *Les constructions identitaires dans les espaces francophones d'Europe Orientale et d'Afrique*, Rabat, Publication de l'Institut des Etudes Africaines, 2015, p. 392-405.

des méthodes d'analyse les plus sophistiquée appliquée à une société antique a fait ses preuves. Ceux qui se dirigeaient vers les études d'histoire ancienne mais aussi les futurs médiévistes en furent les principaux bénéficiaires.

Je dirais qu'au-delà de la matière proprement-dite des cours donnés par Zoe Petre – y compris le cours magistral d'histoire de la Grèce et de Rome dans l'Antiquité – il y eut deux grandes conséquences de notre rencontre avec l'anthropologie historique. Une libération de l'imagination d'abord, un élargissement intellectuel du champ des possibles en matière d'objets de recherche et d'interrogations, une confiance née des démonstrations auxquelles nous avons assisté lors de ces cours – dans l'exercice du recoupement de sources variées, dans l'usage pertinent des détails même les plus humbles à condition de leur emploi et de leur mise en contexte selon les règles épistémologiques appropriées. On peut parler, ensuite, d'une pédagogie de la liberté, cristallisée peut-être de façon involontaire mais liée à cette méthode proprement subversive qui nous introduisait à une autre manière de comprendre et de faire l'histoire. La simple démonstration que les présupposés de l'idéologie officielle peuvent être non seulement ignorés mais combattus dans les amphithéâtres et qu'une discipline intellectuelle peut être sans peur abordée sous le camouflage incertain d'un titre de cours a encouragé et a donné un sens à notre esprit de fronde en nourrissant même des tentatives d'outrepasser en général les limites imposées par le régime.

Si durant ces dernières années du régime communiste de telles tentatives ont pu se solder par des tensions d'intensité variable avec les différentes instances universitaires, celles du Parti communiste ou même avec la Securitate, elles témoignent d'un état d'esprit parmi certains des étudiants en histoire de l'époque au sein de l'Université de Bucarest. Elles expliquent aussi pourquoi, en 1990, à la recherche d'un doyen qui puissent mettre sur les rails la Faculté d'histoire et la discipline histoire en général après la chute du régime communiste, le choix des étudiants s'est dirigé sans hésitation vers Zoe Petre.

Ce choix, basé sur la confiance bâtie avant 1989 au sein de quelques cours où le talent de l'analyse historique se mêlait avec une quête de liberté de la pensée a nourri non seulement la réforme – en grande partie réussie – au sein de la Faculté d'histoire mais a eu également des effets

intellectuels et institutionnels plus amples. Je pense en premier lieu à la fondation de l'École Doctorale Régionale en Sciences Sociales dans le cadre de laquelle la rencontre entre Rose-Marie Lagrave et Zoe Petre a frayé le chemin de plusieurs générations d'historiens, sociologues, anthropologues, politistes, philologues en direction des sciences sociales telles qu'elles sont pratiquées en France. Pour ne parler que de la Faculté d'histoire il se trouve en son sein huit des participants à ce programme – un cinquième du corps enseignant – tandis que les cours d'histoire ancienne sont presque en totalité assurés par d'anciens étudiants de cette école qui se revendiquent en même temps des méthodes de l'anthropologie historique.

Pour sortir, néanmoins, du sillage qu'avait laissé derrière elle, dans le domaine de l'archéologie surtout, les thèmes idéologiques du régime communiste, il fallait à travers un combat des plus difficile instiller la méthode anthropologique dans le champ de l'histoire ancienne de la Roumanie. Que peut-on faire dans un champ historiographique fragmentée au sein duquel le traitement de l'histoire nationale admet rarement des méthodes d'importation et qui, par exemple, admet en théorie une interprétation des cimetières archaïques bi-rituels par l'approche de l'anthropologie structurale mais jamais lorsqu'il s'agit de l'appliquer à une nécropole située au nord du Danube.

Pendant les années 1980 Zoe Petre avait essayé de favoriser un tel transfert en abordant dans des colloques ou dans des petites études publiées en français et dédiées à la manière dont les sources grecques regardaient ou imaginaient les Gètes (assimilables ou non aux Daces des sources romaines). Une première étude de ce genre, intitulée *Les Gètes chez Hérodote*¹³, paraissait en 1984 dans les *Annales de la Faculté d'histoire*. En comparant ses opinions avec le discours dominant dans l'historiographie roumaine du moment (comme celui de *L'Histoire militaire de la Roumanie*, patronnée par le frère de Ceausescu, Ilie, qui était général) on comprend bien l'absence d'impact des propos de Zoe Petre, en discordance – à commencer par son langage académique – avec le point de vue officiel et relégués dans une revue scientifique à tirage confidentiel.

¹³ Zoe Petre, *Les Gètes chez Hérodote*, dans « Analele Universității din București – Istorie », 33, 1984, p. 17-25. Voir aussi *Les Thraces dans les mythes grecs : entre le Même et l'Autre*, in « Cahiers roumains d'Etudes Littéraires », 1987, 1, p. 4-11.

Bien qu'elle n'ait pas obtenu à travers ces premières tentatives les effets escomptés, Zoe Petre a repris après 1989 les tentatives d'apporter sur le terrain de l'histoire nationale les méthodes de l'anthropologie historique de l'Antiquité. En 2004 fut publiée l'ample analyse *La pratique de l'immortalité. Une lecture critique des sources grecques concernant les Gètes*¹⁴ dont le titre-même est un clin d'œil en direction des écrits de François Hartog. En profitant des possibilités générées par de nouvelles circonstances politiques, parue chez un des éditeurs roumains les plus prestigieux, ce livre demeure un ouvrage de référence pour l'étude de la religion des Gètes. De surcroît Zoe Petre n'était plus seule dans ce combat pour ne mentionner qu'un seul exemple – l'ouvrage non moins admirable de son ancien doctorand, Dan Dana, qui a produit, en prenant un point de départ différent, une investigation complexe sur la figure du dieu Zalmoxis, d'Hérodote à Mircea Eliade¹⁵. Il faut néanmoins ajouter qu'en dépit des contributions exceptionnelles qu'apportent ces deux ouvrages, ils ne jouissent pas encore de l'influence qu'elle mérite dans l'historiographie et la culture roumaine en général. Si l'anthropologie historique de tradition française demeure après Zoe Petre un repère méthodologique majeure à l'Université de Bucarest dans l'étude des sociétés préhistoriques en général, de l'Antiquité orientale ou de l'Antiquité grecque et romaine, la rencontre entre le champ de l'histoire nationale et cette référence épistémologique reste incertaine.

Au-delà du champ académique proprement-dit, de son cadre institutionnel, il existe une dimension de l'influence française sur les spécialistes de l'Antiquité dans l'école bucarestoise que Zoe Petre a été la première à incarner tout en la cultivant chez les autres : la responsabilité de l'intellectuel public, dont les instruments et les interrogations vont au-delà de l'amphithéâtre pour pénétrer dans l'arène du grand débat politique et social. Après 1990, le combat contre l'héritage persistant du régime communiste dans la société et la politique roumaines était ouvert. Avant d'accéder elle-même aux grandes responsabilités politiques de la

¹⁴ Eadem, *Practica nemuririi. O lectură critică a surselor antice referitoare la geți*, Iași, Polirom, 2004.

¹⁵ Dan Dana, *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade: Istoria despre un zeu al pretextului*, Iași, Polirom, 2008.

seconde moitié des années 1990 dans lesquelles elle a entraîné nombre de ses anciens étudiants Zoe Petre a démarré une analyse de la vie publique, de la démocratie balbutiante en utilisant entre autres des exemples et des analogies inspirés par l'Antiquité et en appliquant aussi les concepts de l'anthropologie. Un programme au cours duquel elle ne fut pas seule, mais accompagnée par plusieurs de ses anciens étudiants, spécialistes de l'Antiquité ou dans d'autres domaines et qui ont animé des débats dans des publications durables comme *Sfera Politicii*, ou la revue 22, voire dans l'éphémère revue libérale de l'année 1990 *Europa*.

L'histoire des idées et des intellectuels n'est pas simple dans aucun contexte et elle l'est encore moins dans une société bouleversée par une transition politique et sociétale majeure. Au bout de cet exposé un fait se dégage selon moi, indéniable et incitant : à partir d'un menu processus intellectuel au sein de notre université telle qu'elle était vers la fin des années 1980, trop menu pour être scruté avec attention par la censure du régime communiste, une tradition et une école d'études des mondes anciens est née en moins d'une décennie, centrées sur l'anthropologie historique venue de source française. A ses côtés et apparentée à elle, reliée par une généalogie intellectuelle partagée, une école d'analyse critique de l'historiographie roumaine inspirée par l'exemple du professeur Lucian Boia qui a engendré un véritable courant historiographique dont les retombées dans la culture et dans l'espace public roumain sont aujourd'hui indiscutables. Tout ceci nous permet de regarder vers les années 1980, et notamment vers leur deuxième moitié, comme vers une période matricielle, celle des pousses intellectuelles qui pourront s'épanouir après 1989.